



HAL
open science

Critique littéraire et conscience critique : lecture d'un prétendu conte de Noël

Guillaume Perrier

► **To cite this version:**

Guillaume Perrier. Critique littéraire et conscience critique : lecture d'un prétendu conte de Noël. Yuji Murakami; Guillaume Perrier. Proust et l'acte critique, Honoré Champion, 2020, Recherches proustiennes, 9782745352323. hal-04017626

HAL Id: hal-04017626

<https://hal.science/hal-04017626>

Submitted on 22 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET CONSCIENCE CRITIQUE : LECTURE D'UN PRÉTENDU CONTE DE NOËL

Critique littéraire et conscience critique peuvent paraître deux notions superposables, ou du moins qui se recoupent largement. Mais si l'on prend critique littéraire au sens le plus courant, celui des comptes rendus de livres qui se trouvent dans les journaux et les revues, et qui portent sur des publications récentes, la question se pose de savoir si elle est seulement compatible avec la « conscience critique » définie par Georges Poulet.

Dans *La Conscience critique*, l'activité critique de Proust est définie comme une activité de reconnaissance et de remémoration – comparable à l'expérience du héros-narrateur de *À la recherche du temps perdu* – permettant de découvrir les thèmes privilégiés d'un écrivain, ce qui fait du commentateur de Ruskin et de l'auteur de la *Recherche*, « le fondateur de la critique thématique¹ » et un représentant de la critique d'identification dont la généalogie est retracée par Georges Poulet dans la première partie de son essai.

Pour cela, le critique belge s'appuie sur la préface de *La Bible d'Amiens* reprise dans *Pastiches et mélanges*², notamment sur le passage concernant « la mémoire improvisée³ », et sur les fameuses pages de *La Prisonnière* concernant « l'œuvre totale », considérée comme « lecture totale⁴ ». Il invoque également *Contre Sainte-Beuve* de manière globale pour affirmer que Proust fut avant tout « un critique, un lecteur⁵ ». Il met à part « les exercices, les ébauches, comme *Jean Santeuil* ou *Les Plaisirs et les jours*⁶ ». Il voit dans les pastiches une première étape, ou plutôt une « amorce » de « l'acte critique », encore liée au plaisir mondain de faire des imitations⁷. Il considère comme « un grand mérite » de René de Chantal dans sa thèse – le texte de Poulet sur Proust a d'abord été la préface de cette thèse – « d'avoir compris que l'activité critique de Proust n'est pas secondaire » et d'avoir relégué dans la dernière partie « l'examen des études critiques particulières⁸ ».

Aucun compte rendu de livre publié par Proust n'est mentionné dans *La Conscience critique*, alors que Georges Poulet en a lu un certain nombre, dans les *Nouveaux mélanges* publiés par Bernard

¹ Georges Poulet, *La Conscience critique*, José Corti, 1971, p. 49-55, ici p. 55 ; voir p. 53 pour la comparaison implicite avec le héros-narrateur ; la définition de la critique d'identification est le projet même de *La Conscience critique* et le verbe « identifier » apparaît p. 51. Texte remanié de la préface à René de Chantal, *Marcel Proust critique littéraire*, Montréal, Les presses de Montréal, 1967, t. I, p. VI-XIII, et de la dernière partie (p. 16-22) d'« Une critique d'identification », dans G. Poulet (dir.), *Les Chemins actuels de la critique* [1967], Union générale d'édition, « 10/18 », 1968, p. 7-22. Sur ce point et sur le point suivant, voir *supra* l'article de Christophe Pradeau.

² Marcel Proust, « Préface du traducteur » dans John Ruskin, *La Bible d'Amiens*, Mercure de France, 1904, p. 10 ; « Journées de pèlerinage. Ruskin à Notre-Dame d'Amiens, à Rouen, etc. », *PM*, p. 74, n. (p. 76).

³ Notons que Georges Poulet se réfère à la publication originale du texte en 1900 : « On la trouve [cette découverte] formulée dès 1900 dans un texte destiné à devenir l'introduction à l'une des œuvres de Ruskin, qu'à ce moment Proust traduit » (*La Conscience critique*, *op. cit.*, p. 52), alors que le passage en question n'y figure pas (voir « Ruskin à Notre-Dame d'Amiens », *Le Mercure de France*, avril 1900, p. 56-88). Il se trouve d'abord en 1904 dans l'« Avant-propos » de la « Préface » de *La Bible d'Amiens* (*op. cit.*, p. 10), avant d'être déplacé en 1919 dans une note de « Journées de pèlerinage. Ruskin à Notre-Dame d'Amiens, à Rouen, etc. » (*PM*, p. 74, n. [p. 76]). Proust a voulu introduire rétrospectivement, à propos des citations de l'article de 1900, l'idée qu'il avait exprimée en 1904 à propos des notes de la traduction.

⁴ G. Poulet, *La Conscience critique*, *op. cit.*, p. 54.

⁵ *Ibid.*, p. 50.

⁶ *Ibid.* Il note néanmoins : « Au début de la *Recherche* comme dans les premières pages de *Jean Santeuil*, il y a à chaque fois un lecteur passionné qui participe à la vie des ouvrages dans la lecture desquels ils se plonge » (*ibid.*, p. 51).

⁷ *Ibid.*, p. 51-52.

⁸ *Ibid.*, p. 50.

de Fallois en 1954⁹, ainsi que dans les *Chroniques* publiées par Robert Proust en 1927¹⁰, qui comportaient une section « Critique littéraire »¹¹. Il cite bien, dans *La Conscience critique*, une expression tirée des *Chroniques* : « “essayer de mimer au fond de soi”¹² le livre créateur que le livre nous révèle et nous incite à imiter¹³ ». Mais il s'agit du narrateur observant les aubépines, dans un article qui est une prépublication ou, pour ainsi dire, un avant-texte de *Du côté de chez Swann* : « Au seuil du printemps. Épines blanches, épines roses¹⁴ ». La citation est décontextualisée et tronquée pour s'appliquer au livre et à l'activité critique. De la part d'un auteur qui, par ailleurs, érige la citation en authentique expérience de pensée, le fait est symptomatique. À notre connaissance, un seul compte rendu, l'un des premiers publiés par Proust, a retenu l'attention de Georges Poulet, mais pour une autre étude que *La Conscience critique*.

Dans le premier numéro du *Banquet*, en mars 1892¹⁵, Proust publie un compte rendu des « Petits souliers » de Louis Ganderax (1855-1941), nouvelle parue dans *La Revue des Deux mondes* du 1^{er} janvier précédent¹⁶.

La différence d'âge entre les deux auteurs est de moins d'une génération, mais elle compte beaucoup entre un jeune homme qui entre à peine sur la scène littéraire et mondaine, et un critique confirmé, auréolé des plus grands succès de l'école républicaine, auteur de théâtre¹⁷, critique

⁹ M. Proust, *Contre Sainte-Beuve* suivi de *Nouveaux mélanges*, préf. de Bernard de Fallois, Gallimard, 1954 : « Le patriotisme et l'esprit chrétien [de Tolstoï] », dans la section « Œuvres d'art » de *Nouveaux mélanges* ; « Léon Daudet », dans la section « Journées de lecture ».

¹⁰ M. Proust, *Chroniques*, Éd. de la NRF, 1927. La section « Critique littéraire » comprend deux comptes rendus : « *Tel qu'en Songe* par Henri de Régnier » et « *Les Éblouissements* par la Comtesse de Noailles » (ainsi que les essais sur Baudelaire et Flaubert). Deux des trois autres sections, « Paysages et réflexions » et « Notes et souvenirs », comportent des comptes rendus de livre : « Choses d'Orient » et « Journées de lecture » (le compte rendu des *Récits d'une tante*, non pas la préface de *Sésame et les lys*), d'une part ; « Un conte de Noël. Les petits souliers, par M. Louis Ganderax », « Un livre contre l'élégance. Sens dessus dessous » et « Notules : Étude sur Victor Hugo par Fernand Gregh », d'autre part. En réalisant cette répartition, Robert Proust (avec l'éditeur) a sans doute voulu marquer la spécificité des écrits de jeunesse qui ont un intérêt historique – nous dirons un mot des « Journées de lecture » qui datent de 1908 mais qui ne sont pas pour autant dans la rubrique « Critique littéraire ».

¹¹ G. Poulet n'a pas eu le temps de tirer profit de l'édition critique des pastiches par Jean Milly, publiée l'année précédente (*Les Pastiches de Proust*, éd. critique et commentée par J. Milly, Armand Colin, 1970). Il n'a pas bénéficié de l'édition Pléiade de *Contre Sainte-Beuve* précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, par P. Clarac avec la collaboration d'Y. Sandre, ni des *Cahiers Marcel Proust 3. Textes retrouvés*, recueillis et présentés par Ph. Kolb, Gallimard, 1971, publiés la même année que *La Conscience critique*. L'édition des *Écrits de jeunesse* (M. Proust, *Écrits de jeunesse. 1887-1895*, textes rassemblés, établis, présentés et annotés par Anne Borrel, Institut Marcel Proust international, Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray, 1991) et celle des autres articles retrouvés du *Mensuel* (M. Proust, « *Le Mensuel* » retrouvé, éd. Jérôme Prieur, Éd. des Busclats, 2012) sont bien ultérieures.

¹² *Chroniques*, op. cit., p. 93 : « en essayant de mimer au fond de moi le geste de leur efflorescence » (l'efflorescence des aubépines).

¹³ *La Conscience critique*, op. cit., p. 51.

¹⁴ *Le Figaro*, 21 mars 1912, p. 1. La phrase entière, qui permet de comprendre le contexte original de l'expression, est citée en entier dans G. Poulet, *Études sur le temps humain* [1949], Plon, 1950, p. 385.

¹⁵ « Un conte de Noël. Les petits souliers / par M. Louis Ganderax (*Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} janvier 1892) », p. 15-17. *EA*, p. 343-346. Cet article n'est pas traité par René de Chantal, op. cit. La seule page de ce livre où il est question de Ganderax (*ibid.*, p. 351) porte sur la célèbre lettre de Proust (« la seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer ») adressée seize ans plus tard à Geneviève Straus, dans laquelle Ganderax est la principale cible, en tant que « [p]réposé à la défense et illustration de la langue française » et incarnation du « dogme grammatical » (lettre du vendredi [6 novembre 1908], *Corr.*, t. VIII, p. 276-278). Ganderax venait de pré-publier dans *Le Figaro* des extraits de la préface des *Lettres de Georges Bizet. Impressions de Rome (1857-1960)*. *La Commune (1871)*, préface de L. Ganderax, Calmann-Lévy, 1908 (voir *Corr.*, t. VIII, p. 276, n. 2), où il évoque l'ancienne épouse de Georges Bizet (l'actuelle Mme Straus) comme son amie, où il dit aussi qu'il n'a rien écrit depuis quinze ans « sinon quelque note, pour la “défense et illustration” de notre langue » (L. Ganderax, « Lettres de Georges Bizet », *Le Figaro*, 3 novembre 1908, p. 1).

¹⁶ L. Ganderax, « Les petits souliers. Conte de Noël », *La Revue des Deux mondes*, 1^{er} janvier 1892, p. 186-194.

¹⁷ Louis Ganderax et Émile Krantz, *Miss Fanfare*, pièce représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase-dramatique, le 25 mars 1881, Calmann Lévy, 1881 ; le sujet de cette tragi-comédie est la « femme-

dramatique attiré de *La Revue des Deux mondes*, bientôt directeur de *La Revue de Paris*¹⁸. Proust côtoie Ganderax dans le salon de Mathilde Bonaparte et surtout dans celui de Geneviève Straus.

La recension de Proust commence par un éloge de l'espoir, « l'espérance mystique en l'avenir¹⁹ », qui donne le ton du texte, exprimant à la fois une disposition d'esprit générale, une attente particulière qui sera satisfaite par la lecture du livre, et le thème du livre lui-même, du moins tel que Proust l'interprète.

Ce compte rendu, cet *incipit* en particulier, n'avait pas échappé à Georges Poulet, puisqu'il constitue l'articulation majeure du chapitre « Marcel Proust », dans la quatrième livraison des *Études sur le temps humain*²⁰. Il faut préciser que le chapitre en question est une authentique palinodie²¹, par rapport au chapitre « Proust » de la première livraison (1949) qui présentait le narrateur proustien sous le signe de l'angoisse rétrospective, à la lumière de « Combray I »²². Le critique s'efforce ici de montrer que « [l]e passé proustien n'est pas originel²³ », que Proust n'est pas un « rétrospectif *de naissance* » mais plutôt « un *prospectif désabusé* »²⁴, ce qui expliquerait la « prospectivité finale²⁵ » de la *Recherche*. Le premier paragraphe de « Un conte de Noël » est cité intégralement à la fin de la première partie (I)²⁶ du chapitre de 1968 :

La plus douce peut-être de ces fleurs du sentiment que la réflexion flétrit bien vite est ce qu'on pourrait appeler l'espérance mystique en l'avenir. L'amant malheureux qui, rebuté aujourd'hui comme il l'était hier, espère que demain celle qu'il aime, et qui ne l'aime pas, se mettra tout d'un coup à l'aimer ; – celui, dont les forces n'égalant pas le devoir qu'il lui faudrait remplir, se dit : « Demain, j'aurai comme par quelque enchantement cette volonté qui me manque [»] ; tous ceux enfin qui, les yeux levés vers l'Orient, attendent qu'une clarté nouvelle, en laquelle ils ont foi, vienne illuminer leur ciel mélancolique, tous ceux-là *mettent en l'avenir une espérance mystique* en ce sens qu'elle est l'œuvre de leur seul désir et qu'aucune prévision du raisonnement ne la justifie. Hélas ! un

maîtresse » (*ibid.*, p. 34), épouse qui joue des attraits et des ruses d'une amante pour conserver la fidélité de son mari ; le prénom du personnage en question est Odette. Henri Meilhac et Louis Ganderax, *Pepa*, comédie en trois actes représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre-français, le 31 octobre 1888, Calmann Lévy, 1894 (comédie du remariage, créée quatre ans après la loi sur le divorce).

¹⁸ En 1894 (*Dictionnaire national des contemporains : contenant les notices des membres de l'Institut de France, du gouvernement et du parlement français, de l'Académie de médecine*, t. 1^{er}, sous la dir. de C.-E. Curinier, Office général d'éd. de librairie et d'imprimerie, 1899, p. 40). Après plusieurs tentatives infructueuses, Proust parviendra à publier un article dans cette revue quand Ganderax n'en sera plus le directeur : la préface à *Tendres stocks* de Paul Morand (*EA*, p. 606-616), sous le titre « Pour un ami (remarques sur le style) » (*La Revue de Paris*, 15 novembre 1920, p. 270-280). Voir M. Proust, *Écrits de jeunesse*, *op. cit.*, p. 175, n. 8 [p. 184-185] d'A. Borrel, qui rappelle que Ganderax est mentionné dans « [L'Affaire Lemoine] Dans le "Journal des Goncourt" » (*PM*, p. 25), dans « Une fête littéraire à Versailles » (*EA*, p. 361), dans « Un salon historique. Le salon de S.A.I. la princesse Mathilde » (*EA*, p. 447).

¹⁹ *EA*, p. 343.

²⁰ G. Poulet, *Études sur le temps humain IV. Mesure de l'instant*, Plon, 1968, p. 299-335. G. Poulet cite ce paragraphe d'après les *Chroniques* (*op. cit.*, p. 125[-126]), où le compte rendu figure (p. 125-129) non pas dans le chapitre « Critique littéraire » mais dans le chapitre « Notes et souvenirs ». Voir Robert Proust, « Avertissement », dans M. Proust, *Chroniques*, éd. de la NRF, 1927, p. 7 : « C'est dans la collection du *Banquet*, – revue de jeunes, qui ne dura qu'un an de 1892 à 1893 et dont l'histoire a été admirablement rapportée par Robert Dreyfus – collection devenue très rare aujourd'hui, que se trouvent les plus anciens articles de Marcel Proust reproduits ici. Une étude sur un conte de Noël [*sic*] publié par M. Louis Ganderax date de mars 1892. »

²¹ Voir Paul de Man, « Vérité et méthode dans l'œuvre de Georges Poulet », *Critique*, n° 266, juillet 1969, p. 617.

²² G. Poulet, *Études sur le temps humain* [I], *op. cit.*, p. 364-404.

²³ *Id.*, *Études sur le temps humain IV*, *op. cit.*, p. 301.

²⁴ *Ibid.*, p. 322-323.

²⁵ *Ibid.*, p. 335. « Le roman proustien n'aboutit pas à une simple saisie du passé comme passé. Il crée son propre avenir, il rétablit, pour finir, la primauté de l'élan prospectif dans l'expression d'une durée » (*ibid.*).

²⁶ Georges Poulet procède toujours ainsi dans les différents volumes de *Études sur le temps humain* : par accumulation de citations et par numérotation en chiffres romains des différents moments qui scandent une temporalité abstraite, propre à l'écrivain étudié, reconstituée par le critique. Voir notre étude « La mémoire du critique : Georges Poulet et Proust », *BIP*, n° 43, 2013, p. 147-155 ; ainsi que Stéphanie Cudré-Mauroux, « Critiquer, c'est se souvenir », *Œuvres et critiques*, vol. XVIII, n° 2, 2002, p. 105-124, et Colton Valentine, « Vers une génétique de la critique : le cas de Georges Poulet », *Genesis*, n° 46, 2018, p. 173-181.

jour vient où nous n'attendons plus à chaque instant une lettre passionnée d'une amie jusqu'ici indifférente, où nous comprenons que les caractères ne changent pas tout d'un coup, que notre désir ne peut orienter à son gré les volontés des autres, tant elles ont de choses derrière elles qui les poussent et auxquelles elles ne peuvent résister ; un jour vient où nous comprenons que demain ne saurait être tout autre qu'hier, puisqu'il en est fait²⁷.

Georges Poulet commente ainsi la citation : « Dans ces lignes si lucides, et si précoces en leur lucidité, il est possible d'entrevoir déjà ce qu'on peut appeler l'état de renonciation ou d'indifférence, qui, chez Proust, plus tard, comme chez tous les protagonistes, semble être celui auquel conduit invariablement la mort du désir²⁸. » De manière symétrique, quoique la seconde citation soit plus courte, la seconde partie (II) de l'étude commence par le début du paragraphe suivant : « Pourtant, dans certaines âmes pas trop desséchées par la réflexion[,] *refleurissent, à certaines époques favorables, ces espérances mystiques*²⁹. » Cette phrase lance un nouveau moment de la réflexion, suggérant que le temps perdu « n'est pas perdu pour toujours³⁰ ».

Est-ce que cette lucidité peut être attribuée à Proust critique autant qu'à Proust – futur – écrivain ? La citation aurait-elle pu figurer dans le chapitre « Proust » de *La Conscience critique* ? Rien n'est moins sûr. La lecture du compte rendu permet de dire que Proust critique s'identifie moins à la conscience créatrice de l'auteur, qu'à un personnage de la nouvelle, qui plus est un personnage absent de l'histoire, l'épouse légitime du protagoniste : « Mais à qui je ne puis m'empêcher de penser, c'est à l'absente, à cette Mme de Nieulles qui projette sur ce conte où elle n'apparaît pas, l'ombre de son corps douloureux et charmant³¹. »

Le texte de Ganderax consiste principalement dans les pensées du personnage de Hubert de Nieulles, rapportées au style indirect libre, ainsi que dans les dialogues auxquels il prend part, un soir qu'il se rend chez sa maîtresse, Pâquerette Vernon, actrice des Folies-Nouvelles³². Celle-ci n'est pas encore rentrée du spectacle. En attendant, M. de Nieulles parle avec la femme de chambre qui lui fait penser que c'est la veille de Noël. Les « petits souliers » qu'il voit posés « contre les chenets » sont ceux de la fille de Pâquerette Vernon, âgée de cinq ans, rentrée du couvent pour les congés. Les pensées de M. de Nieulles s'y arrêtent à peine, en apparence, préoccupé qu'il est par ses pertes aux jeux et par le sermon de son oncle, qui a menacé de le déshériter en faveur de sa propre fille³³. Il s'empêche cyniquement contre la considération et les soins qu'on accorde aux enfants. Mais la petite fille se réveille. La conversation s'engage, elle exprime sa douleur de ne pas avoir de père, et finit par lui demander de devenir le sien³⁴. Il refuse et quitte la maison avant le retour de sa maîtresse, en

²⁷ G. Poulet, *Études sur le temps humain IV*, op. cit., p. 321-322 (c'est G. Poulet qui souligne) ; *EA*, p. 343.

²⁸ *Ibid.*, p. 322. La critique évoque ensuite l'oubli progressif d'Albertine dans *Albertine disparue*, comme le fait Robert Dreyfus dans *Souvenirs sur Marcel Proust / accompagnés de lettres inédites*, Grasset, « Les cahiers verts », 1926, p. 85-86.

²⁹ *Ibid.*, p. 325 ; c'est G. Poulet qui souligne et qui, par ailleurs, omet l'une des virgules. *EA*, p. 343.

³⁰ G. Poulet, *Études sur le temps humain IV*, op. cit., p. 325.

³¹ *EA*, p. 345.

³² Le théâtre Dejazet, boulevard du Temple à Paris.

³³ La fille de M. et Mme de Nieulles. Depuis sa naissance, quatre ans auparavant, les époux vivent quasiment séparés.

³⁴ Le dialogue avec un enfant de cinq ans revient dans un autre récit de Ganderax mentionné par Proust, aux circonstances moins graves : « [...] un de mes amis, plus jeune que moi, – il avait cinq ans : c'est une grande différence d'âge, à coup sûr, mais la différence d'âge n'empêche pas l'amitié, – me dit une parole qui me frappa vivement et dont je me souviens toujours avec douceur, avec fierté, avec reconnaissance. Comme j'arrivais chez lui, ou plutôt dans sa famille, au moment où l'on allait se mettre à table, il me prit par la main, m'entraîna dans la salle à manger, puis, me désignant une chaise, en face de la sienne, me dit simplement : “Mettez-vous là : vous me verrez.” Sa famille aussitôt se récria – les familles sont quelquefois sévères mais injustes. On l'accusa d'être un présomptueux : “Voilà un beau plaisir !...” Et moi, je le défendis, sincèrement. Ce n'était pas en lui-même que cet enfant avait confiance, mais en moi. Il savait que je l'aimais bien, que j'avais en effet plaisir à le voir ; il n'en doutait pas. C'est pourquoi il me disait, ce petit bonhomme, en toute bonhomie : “Mettez-vous là, vous me verrez.” » (L. Ganderax, « Pour les petits », *Le Figaro. Supplément littéraire*, 22 août 1908, p. 1). À la fin de la lettre à G. Straus déjà citée, Proust rééquilibrait quelque peu son jugement sur Ganderax en disant avoir lu de lui « un merveilleux petit discours aux enfants d'une école » (*Corr.*, t. VIII, p. 278, et *ibid.*, n. 17). On ne sait pas si Proust a apprécié davantage, dans ce discours prononcé à la cérémonie de remise des prix des écoles

laissant sa carte dans l'un des « petits souliers » : « Comte de Nieulles/ Merci. P. P. C.³⁵ » (pour prendre congé). Fin de la nouvelle.

Certes, on peut interpréter ce départ soudain et muet comme une forme de pudeur, les pensées égoïstes du personnage comme la manifestation d'un surmoi superficiel³⁶, et imaginer que le départ est le signe d'une prise de conscience animée par des sentiments nobles : retrouver sa femme et sa propre fille. C'est ce que fait Proust³⁷. Cette interprétation guide presque tout son compte rendu, au point d'esquiver le sens le plus manifeste, à savoir la cruauté du comte à l'égard de la petite fille. Cet aveuglement transparaît d'abord dans le choix du titre du compte rendu³⁸ : « Un conte de Noël. Les petits souliers par M. Louis Ganderax ». Proust reprend le titre et le sous-titre de l'auteur, en inversant leur ordre et donc en s'appropriant implicitement le sous-titre. Or, ce dernier est ironique sous la plume de Ganderax. Son récit est une nouvelle réaliste et non pas un conte, encore moins un conte de Noël. Au regard de la chute de la nouvelle, et en particulier des derniers mots, avec lesquels il entretient un rapport étrange³⁹, le sous-titre apparaît comme parfaitement antiphrastique. Le jeune critique justifie ainsi sa lecture :

Cette année nous n'avions pas eu de conte de Noël. On ne peut pas donner ce nom, au sens d'ailleurs tout arbitraire où nous l'avons pris⁴⁰, à l'admirable *Procurateur de Judée* de M. Anatole France⁴¹. – Mais *La Revue des Deux Mondes* nous a apporté le 1^{er} janvier un tardif mais authentique et délicieux conte de Noël, *Les Petits Souliers* de M. Louis Ganderax, que vous n'avez pu lire sans attendrissement et admiration. C'est que la pitié s'y mêle à la volupté comme pour la rendre plus douce encore⁴².

Le sentimentalisme s'épanche davantage encore dans les lignes suivantes, à propos du « divin réconfort » offert aux « belles délaissées qui lisent *La Revue des Deux Mondes*⁴³ ». Plutôt qu'une identification avec la conscience créatrice de l'auteur, l'identification de Proust implique plutôt la création d'une conscience imaginaire, ou plutôt d'un « esprit », évoqué de manière fantaisiste : « l'esprit de M. Ganderax, immatérielle fée “qui passe au travers des serrures”, comme Athênê, voltigeait déjà dans le cœur de M. de Nieulles, lui dérobait l'étincelle, la petite flamme qui luit dans les âmes les plus obscurcies et qui lui a servi à le recréer pour nous, bien vivant. M. Ganderax respecte cette vie qu'il donne⁴⁴. » La métalepse fictionnelle qui consiste à mettre l'auteur sur le même plan que son personnage, ainsi que l'emploi du passé pour évoquer l'histoire, confère au compte rendu une certaine naïveté, à l'opposé, sur la forme comme sur le fond, de la Nouvelle Critique.

communales de Croissy-sur-Seine, cet extrait de la première partie intimiste et autobiographique, ou bien la longue seconde partie historico-mythologique sur les origines de la ville.

³⁵ L. Ganderax, « Les petits souliers », *op. cit.*, p. 194.

³⁶ « Derrière le plastron de sa chemise, telle une cuirasse sans défaut, derrière le monocle dont il bouchait son œil, seule ouverture sur son cœur et par où l'on aurait pu entrer dans cette place bien gardée, derrière ses attitudes composées pour la défensive, il se croyait impénétrable » (*EA*, p. 344). Robert Dreyfus relève avec perspicacité ce monocle (Robert Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 88), motif romanesque qui reviendra plusieurs fois dans la *Recherche*, comme symbole de l'arrogance aristocratique ou mondaine.

³⁷ Même si, comme on va le voir, il envisage l'hypothèse inverse, en la qualifiant de « probable », selon laquelle Mme de Nieulles « attendra en vain » (*ibid.*, p. 345).

³⁸ Robert Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, *op. cit.*, p. 84 : « Premier numéro du *Banquet*. Au sommaire, *Conte de Noël*, par Marcel Proust. Titre un peu trompeur. En réalité, il s'agit des méditations de Marcel Proust sur un conte de M. Louis Ganderax, publié deux mois auparavant dans la *Revue des Deux Mondes*. » La suite du commentaire (p. 85-89) ne développe pas autrement cette idée de « titre trompeur », mais comprend de larges citations, à une époque où les textes du *Banquet* sont introuvables.

³⁹ « Conte de Noël »/ « Comte de Nieulles » : homophonie approximative qui sonne comme une déformation caricaturale.

⁴⁰ Voir les phrases précédentes sur le « parfum » de Noël qui « justifie aux yeux de la raison les téméraires affirmations du sentiment dans une sorte de petit conte à la fois vraisemblable et mystérieux, où quelque bonheur jusque-là rêvé se réalise dans la nuit de Noël » (*EA*, p. 343-344).

⁴¹ Allusion encore une fois au titre exact de la publication originale : Anatole France, « Conte pour le jour de Noël. Le Procurateur de Judée », *Le Temps*, 25 déc. 1891. Le vieux Ponce Pilate exprime sa haine des Juifs et ne se souvient même plus de Jésus, parmi tous les autres.

⁴² *EA*, p. 344.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

Georges Poulet ne s'est pas intéressé au problème de l'interprétation du texte de Ganderax, en particulier du sous-titre, puisque lui-même reprend à son compte l'expression, sans guillemets, avec encore moins de précaution que Proust : « En mars 1892, ayant à peine dépassé la vingtième année, dans le compte-rendu d'un conte de Noël de Louis Ganderax intitulé *Les petits souliers*, Proust fait déjà ses adieux les plus explicites au sentiment de l'espoir⁴⁵ » – phrase qui introduit la longue citation du premier paragraphe du texte de Proust. Malgré sa capacité à compulsier les archives et à cibler les références, Georges Poulet n'a peut-être pas jugé utile de lire la nouvelle pour la confronter au compte rendu. C'est le signe qu'il envisage Proust, dans ces *Études sur le temps humain*, exclusivement comme écrivain, ou futur écrivain, c'est-à-dire romancier, et non pas comme critique, par rapport à un texte critiqué.

L'hypothèse selon laquelle le sursaut de conscience de M. de Nieulles sera de courte durée amène la conclusion du compte rendu de Proust. Mme de Nieulles attendra en vain : « Mais, qu'importe, sa déception ne sera pas trop cruelle ; elle ne pourra reprocher à l'art de lui avoir menti, car en ôtant à sa douleur son caractère égoïste, en la transposant, si l'on peut ainsi dire, il a bien rempli le rôle d'un ingénieux consolateur⁴⁶. » Ainsi, la métalepse se poursuit de manière vertigineuse : Mme de Nieulles – personnage absent du récit dont on ne peut savoir ce qui lui arrivera après la fin de l'histoire – ne peut pas reprocher « à l'art », c'est-à-dire à la nouvelle, à l'auteur, de lui avoir menti... Mais dans cette interprétation tortueuse, c'est l'idée du salut par l'art qui est esquissée ici : « Ses mensonges sont les seules réalités, et pour peu qu'on les aime d'un amour véritable, l'existence de ces choses qui sont autour de nous et qui nous subjuguèrent, diminue peu à peu. Le pouvoir de nous rendre heureux ou malheureux se retire d'elles pour aller croître dans notre âme où nous convertissons la douleur en beauté. Là est le bonheur et la véritable liberté⁴⁷. » La fin du compte rendu, comme le début, présentent des réflexions sur l'espoir et sur le salut par l'art sans référence au texte. De ce point de vue, le texte de Ganderax n'apparaît que comme un prétexte ou un exemple, dans une réflexion morale et esthétique. Au plan énonciatif, Proust se présente comme un écrivain à part entière.

La conclusion corrige, pour ainsi dire, le contresens sur le « conte de Noël », en faisant ressortir la dimension pessimiste de l'histoire. Mais cela ne doit pas cacher l'autre coup de force interprétatif, qui consiste à s'identifier à l'épouse délaissée. Cette interprétation a une double conséquence, au plan idéologique et esthétique. Adopter le point de vue de Mme de Nieulles, c'est ne pas adopter le point de vue de Pâquerette Vernon, ni celui de la petite fille, pourtant destinataires du message final⁴⁸. « Si le charmant miracle d'amour [*sic*] a lieu chez une courtisane⁴⁹, ce n'est pas en effet que M. Ganderax obéisse à l'audacieuse psychologie des romantiques et des naturalistes qui douèrent une Marion Delorme, puis une Boule de Suif des vertus qu'ils refusaient aux "bourgeois"⁵⁰. » Le sentimentalisme de Proust se refuse aux personnages de l'actrice et de la petite fille. Et le critique de relever les aspects négatifs du portrait de Pâquerette Vernon, « mère tendre » mais « pratique », qui veut pour sa fille le « chic » et une « vie régulière »⁵¹. Le compte rendu adopte explicitement le point de vue « bourgeois », ou plutôt aristocratique. Le choix de ce milieu comme cadre narratif, par l'auteur, – en fait le choix interprétatif du critique – est même comparé à celui des « princesses et des rois », dans l'œuvre de Racine, pour faire une impression plus forte sur les « spectatrices de la cour »⁵². Le parti pris idéologique s'accompagne d'un jugement esthétique : l'auteur ne se rattache pas au romantisme ni au naturalisme. Il est permis d'en douter, même si l'absence de description

⁴⁵ G. Poulet, *Études sur le temps humain IV*, op. cit., p. 321.

⁴⁶ *EA*, p. 345.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 345-346. Jean-Yves Tadié, comme Georges Poulet, voit moins dans ce compte rendu l'activité du critique que la préfiguration de l'œuvre à venir, d'un de ses thèmes du moins : « Ganderax ayant imaginé que la "femme abandonnée" retrouve son amant, Proust y retrouve ce qui sera l'un de ses grands thèmes des nouvelles reprises dans *Les Plaisirs et les Jours*, qu'il introduira aussi à "Combray", dans *Du côté de chez Swann*, avant de peindre en Swann, en Charlus, dans le Narrateur, des "hommes abandonnés" » (J.-Y. Tadié, *Marcel Proust*, Gallimard, « Biographies », 1996, p. 170).

⁴⁸ La destinataire principale est bien sûr la maîtresse, mais la carte déposée dans le soulier est aussi une nouvelle réponse négative à la demande de la petite fille.

⁴⁹ Comprendre : à son domicile, non pas : en elle.

⁵⁰ *EA*, p. 345.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*

objective, les procédés stylistiques, ainsi que l'ambiguïté, voire l'ironie de la voix narrative, différencient le texte du récit à thèse. Si Ganderax, « ami » de Maupassant⁵³, est « véritablement réaliste », selon Proust, c'est qu'il se démarque du courant réaliste : « De la créature, il ne retranche pas plus les beautés que les laideurs ; il montre à la fois l'âme et le corps et à la fin du conte la poésie naît pour ainsi dire de la vérité⁵⁴. »

Comme on pouvait s'y attendre, ce texte de jeunesse plonge trop « ses racines dans la vie sociale⁵⁵ » du Proust de l'époque – déférence à l'égard de Ganderax, préjugés de classe, désir d'imposer au texte une interprétation personnelle –, pour qu'on puisse y reconnaître les caractéristiques de la critique d'identification. Le processus d'identification de Proust – à l'égard de Mme de Nieulles et d'une certaine image de « l'esprit » de l'auteur – est subjectif, alors que celui de Georges Poulet aspire à l'objectivité. Mais ce qui arrête Georges Poulet dans ce texte, c'est peut-être, outre la naissance d'un thème proustien, la possibilité, sur le plan critique, d'y lire une « allégorie de la lecture⁵⁶ ». L'espérance qui illumine le début du texte n'est-elle pas celle de lire un « conte de Noël », c'est-à-dire un livre qui réveille le « moi » profond, les sentiments les plus purs et les plus enfantins ? Que la nouvelle de Ganderax ne soit pas réellement le livre attendu importe peu. Le compte rendu de Proust s'inscrirait ainsi dans l'optique de « La phénoménologie de la conscience critique »⁵⁷. Dans ce chapitre, Georges Poulet se réfère au début d'*Igitur* : « Dans une chambre vide, sur une table, un livre attend son lecteur. Il me semble que c'est la situation initiale de toute œuvre littéraire⁵⁸ ». Le livre est ensuite décrit comme un vase ou une statue, qui suscite le désir de voir l'objet de l'intérieur, ou sous un autre angle⁵⁹. Le mystère de l'identification se manifeste alors : il n'y a plus ni dedans, ni dehors, entre le sujet-lecteur et l'objet-livre⁶⁰. Si Proust parvient à amorcer une réflexion analogue, ce n'est certes pas en faisant œuvre de critique ou de théoricien, mais en détournant les procédés critiques, en contournant les contraintes du genre du compte rendu, pour esquisser une réflexion sur son propre livre à venir, dans un mouvement de prospection à longue portée, « ce qu'on pourrait appeler une espérance mystique en l'avenir » de l'aspirant écrivain.

« Un conte de Noël » n'est qu'un compte rendu parmi d'autres, et l'un des plus précoces. L'étude d'autres articles de Proust permettrait de relever certaines analyses plus objectives. Mais elle permettrait de relever aussi d'autres procédés d'évitement ou d'instrumentalisation du genre critique. Ainsi, « Journées de lecture », le compte rendu des *Récits d'une tante*⁶¹ contient des motifs romanesques de première importance, et ne traite que très peu du livre en question : « Hélas ! me voici arrivé à la troisième colonne de ce journal⁶² et je n'ai même pas encore commencé mon article⁶³. » On

⁵³ Lettre de Maupassant citée par Marlo Johnston, *Guy de Maupassant*, Fayard, 2012, p. 919. Quelques jours après la publication des « Petits souliers », Ganderax prend la plume pour défendre Maupassant, objet de rumeurs quant à sa santé mentale. L. Ganderax, « Pour Maupassant », *Le Gaulois*, 11 janvier 1892, p. 1.

⁵⁴ *EA*, p. 344-345.

⁵⁵ Pour appliquer à Proust son interprétation du cadre narratif, qui amène la référence à Racine : « [...] l'art plonge si avant ses racines dans la vie sociale que dans la fiction particulière dont on revêt une réalité sentimentale très générale, les mœurs, les goûts d'une époque ou d'une classe ont souvent une grande part, et peuvent même en aviver singulièrement l'agrément » (*EA*, p. 345).

⁵⁶ Pour reprendre le titre de son collègue et ami Paul de Man, « Proust et l'allégorie de la lecture », dans *Mouvements premiers. Études offertes à Georges Poulet*, José Corti, 1972, p. 231-250 ; P. de Man, *Allégories de la lecture* [1979], trad. Thomas Trézise, Galilée, 1989, p. 83-106. La lecture allégorique, dans cette étude, s'applique à deux passages qui se suivent dans « Combray II », la « Charité de Giotto » (la femme de chambre) et la lecture solitaire du héros enfant (*CS*, I, p. 79-87).

⁵⁷ Premier chapitre de la seconde partie (théorique) de *La Conscience critique*, *op. cit.*, p. 275-299.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 275.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 276.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 277.

⁶¹ [Éléonore-Adèle d'Osmond, comtesse de Boigne], *Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne née d'Osmond*, publiés d'après les manuscrits originaux par M. Charles Nicoullaud, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1907-1908, 4 vol. M. Proust, « Journées de lecture », *Le Figaro*, 20 mars 1907, p. 1 (*EA*, p. 527-533). Comme nous l'avons vu, Robert Proust n'a pas placé cet article dans le chapitre « Critique littéraire » mais dans le chapitre « Paysages et réflexions » des *Chroniques*, *op. cit.*, p. 83-91.

⁶² Ce que la mise en page du journal permet d'observer. Voir *Le Figaro*, 20 mars 1907, p. 1.

⁶³ *EA*, p. 532.

G. Perrier, « Critique littéraire et conscience critique : lecture d'un prétendu conte de Noël », dans Y. Murakami et G. Perrier (dir.), *Marcel Proust et l'acte critique*, Honoré Champion, coll. « Recherches proustiennes » n° 46, p. 171-182.

peut penser que c'est à partir de ce rapport négatif à la critique littéraire que Proust déploie, dans ses autres écrits, une conscience critique originale et protéiforme.

Guillaume PERRIER